

LE TEMPS
Samedi 1er avril 2023



«Je suis née en 1977 dans une centrale nucléaire, au sud de la Corée du Sud», écrit Rinny Gremaud: c'est la première phrase de «Generator».
(David Wagnières pour *Le Temps*)

Récit

La lettre au père de Rinny Gremaud

La quête d'un «generator» absent croise l'épopée des centrales nucléaires dans un livre qui noue l'intime et le sociologique. Un récit brillant où percent l'émotion et la colère, bridées par l'ironie

Isabelle Rüf

On croit l'avoir évacué, mais ce qui dort dans les angles morts de l'histoire personnelle est toujours susceptible de se réveiller. C'est ce qui est arrivé à Rinny Gremaud, journaliste au *Temps* et écrivaine. «Je suis née en 1977 dans une centrale nucléaire, au sud de la Corée du Sud», écrit-elle à la première ligne de *Generator*. Elle le savait depuis longtemps, bien sûr, mais une dépêche d'agence annonçant la fermeture du réacteur le plus ancien de Corée, Kori 1, soulève en elle «une vase profonde, un sédiment si ancien que je le croyais pétrifié». La fin du nucléaire décrété par la Corée marque la fin de l'enthousiasme pour l'atome. «Je venais d'avoir quarante ans», constate-t-elle. «Peut-être le moment était-il venu, pour moi aussi, de décréter la fin d'une époque.»

Generator: le titre résume magnifiquement la démarche qui guide le récit. La quête du géniteur se développe en entrelacs avec une enquête sur l'essor et le déclin des centrales atomiques depuis les années de foi dans le progrès et d'hubris industrielle. Rinny Gremaud est née d'une mère coréenne et d'un père natif du Pays de Galles. Tous deux travaillaient dans la centrale de Kori 1, lui comme ingénieur, elle comme secrétaire, elle qui avait appris l'anglais toute seule. «J'ai grandi sans savoir pourquoi cet homme qui pourtant avait aimé ma mère, qui pourtant m'avait tenue dans ses bras et n'ignorait donc rien de nos fragilités, pourquoi cet homme ne s'était pas engagé davantage pour nous protéger.» La fin de Kori 1, «mon réacteur», est l'étincelle qui propulse la fille sur les traces du père, cet absent du récit familial.

A ce géniteur, désormais un vieil homme, la narratrice donne du «tu». Il s'est dérobé, elle lui invente une vie au nom «du droit universel à la rêverie». Elle nourrit son récit des quelques éléments qu'elle glane en suivant ses

traces, depuis son Pays de Galles natal. Première étape, Holyhead, un éperon qui tend vers l'Irlande, important point de liaison entre Londres et Dublin. Rinny Gremaud donne au garçon que le père a été une belle enfance sauvage, dans les rochers, les embruns, les vagues, les cris des oiseaux. Le monument aux morts lui révèle un grand-père, mort lors du débarquement de Dunkerque. Une femme, dans la rue, lui dit: «*I can see him in you.*» Elle lui ressemble donc tant? Les souvenirs des vieillards qui ont joué avec lui, enfants, enrichissent l'image. «Vous n'imaginiez pas le siècle qui serait le vôtre, la paix, l'argent, la science et les technologies, la consommation de masse et l'hédonisme égoïste des économes devenus grasses.»

Revanche amère

La fille se constitue un père avec le peu qu'elle en apprend: formation d'ingénieur mécanicien au chantier naval du lieu. Service à la régie des phares. Après ces années de formation, voici Wylfa, sur l'île d'Anglesey, chantier nucléaire du siècle, en plein «atomisme industriels», victime de sa taille, comme les dinosaures. Suit un contrat pour Taïwan, le mariage et la naissance de deux enfants. Une mission l'envoie en Corée du Sud pour GEC Turbine Generators. Retour à Taipei et départ pour l'Amérique où naissent deux autres enfants, de la même mère. «Hors de ces jalons, tout m'appartient.»

A Holyhead, on donne à la fille une adresse dans le Michigan: «Je me décide à lui écrire./Pas de réponse.» Cette lâcheté la rend «toute-puissante» face à son histoire. C'est elle désormais qui pose les questions, elle qui donne les réponses. Cette revanche amère sur l'abandon provoque une reprise de soi-même, sobre, parfois poignante, tout pathos tenu en bride. Elle avouera plus tard: «Si j'arrêtais un peu de me mentir, j'admettrais que ces questions-là, j'aurais préféré les lui poser, à lui.»

Raviolis coréens

La journaliste qu'est Rinny Gremaud est efficace dans le documentaire, comme elle l'a déjà montré avec brio dans *Un Monde en toc* (Seuil, 2018), tour de la planète des *malls*, ces temples de la consommation et du divertissement. La rigueur de la documentation y était déjà sublimée par la qualité littéraire qui a valu au récit le Prix Dentan. De Taipei, où la touffeur du climat tropical humide, réminiscence de l'enfance, la reconforte, elle y suit l'ingénieur jusqu'au chantier de Linkou, bastion de l'anticommunisme en pleine guerre froide. Dans ce récit, la mer est toujours présente, chargée de refroidir les turbines.

Pour l'histoire personnelle, la fille imagine les conditions du mariage avec une femme asiatique, ces deux enfants qui la précèdent. «Si réellement je m'accordais toute la licence que je revendique dans l'écriture

de ta vie, c'est ainsi que je recomposerais ce mariage: contraint par une forme ou une autre de culpabilité, accidentel, compromis par des origines douteuses et voué à une amertume éternelle.» Cette stratégie wise à protéger l'image de sa mère à elle, cette femme «déterminée et orgueilleuse», son histoire d'amour et, du même coup, à honorer l'homme «au cœur généreux» qui les a emmenées en Suisse quelques années après sa naissance, qui lui a donné son nom et qu'elle reconnaît comme son vrai père.

Dans quel abîme se réfugient les secrets de famille? Il a fallu trente ans pour que sorte d'une boîte la photo d'un bébé dans les bras de son géniteur. Jamais mère et fille n'ont évoqué ce passé, sauf au cours d'une jolie scène, digne d'un film. Les deux femmes confectionnent des raviolis coréens. Dans cette intimité culinaire, la mère raconte sa rencontre avec l'ingénieur britannique. Et de ce récit, nous ne savons rien, car la fille a tout oublié ou presque.

Le chant de la mer

Cet alliage maîtrisé de documentaire, de fiction et d'implication personnelle fait la force de *Generator*. La plongée dans l'euphorie des décennies d'après-guerre dont nous sommes les héritiers est saisissante. Le compte, sur toute une page, des appareils électriques du ménage de l'auteure, deux enfants et deux adultes, vaut un traité sur la consommation. Il est emblématique que *Generator* s'achève en Amérique, terre d'élection de la croyance au progrès. La centrale nucléaire de Fermi, dans le Michigan, mise en service en 1963, a été livrée en kit par la Grande-Bretagne à Detroit Edison. Par manque de compétences, jamais elle n'a fonctionné convenablement. Le récit de ses malheurs relève du burlesque, n'étaient les dangers encourus.

C'est là, dans ce désastre, que le «generator» finit sa carrière, loin de la mer qui l'a toujours accompagné, «dans la cruelle descente du salarié vers son inemployabilité». La fille, qui déteste les Etats-Unis, le poursuit jusqu'au milieu de la plaine infinie, où se dressent, dans un condominium, au milieu des champs, son château de briques et ses sept garages. Dans un finale plein de panache, elle donne une fin amère, «a-mer» à ce vieil homme qui a nommé sa dernière maison *Swan y môr* (le chant de la mer). Pour savoir de quelle fière manière s'achève la quête, au moment de frapper à sa porte, il faut lire ce beau livre, riche et subtil à tous ses niveaux. ■



Genre Récit
Auteure Rinny Gremaud
Titre Generator
Editions Sabine Wespieser
Pages 240